

OPERA : PLAIDOYER POUR L'IMAGINAIRE

... Justement on joue de la musique chantée... « Kindertotenlied ». Ce n'est pas un opéra, mais c'est chanté, et ce n'est pas moi qui l'ai choisi... le hasard... c'est dans l'opéra. Ça tombe bien.

Mutterlied, Mutterliebe, Mutterleid... Freudiens, à vos dictionnaires ! Les mots y seront mais pas la zizique. Freudiens, pourquoi parlons-nous tant de haine et d'agressivité et pourquoi n'avons-nous rien à dire sur l'amour entre les humains ?

l'amour de la mère pour l'enfant
l'amour de l'enfant pour la mère
le père
l'amour de l'homme et de la femme et de l'enfant en eux
et l'amour de groupe, ça fait obscène, mais ça existe,
l'amour du groupe qui fait mourir quand on le perd.

Je suis freudienne aussi et moi aussi je parlerai de la haine, l'amour de travers dans la gorge. Mais qu'est-ce que la haine, si ce n'est impuissance et peur ? L'impuissance et la peur, ça peut donner du pouvoir. Au fait avez-vous lu Lacan en allemand ? La poésie fout le camp camarade, et le camp sans poésie, on n'y survit pas.

Mais on ne dit pas camp ! On dit champ. On dit champ sémantique, on dit champ freudien. Je sais. Mais un champ, comme un camp, ça a besoin de clôture.

Chez nous, cela a commencé avec les Cahiers pour l'Analyse et les questions tout de suite venues sur la clôture... Avant, c'était moins scientifique, c'était un temps d'idylle, mais ça ne pouvait pas durer... La mer nous aurait engloutis.

Les analystes sont des gens plutôt incultes de ce côté-là. Il leur arrive pourtant de savoir... des histoires de camps et de champs. Les uns pour y avoir été, les autres pour avoir, enfants, fait de l'analyse d'enfant. Mais tous connaissent un peu... de par leur inconscient et leurs rêves.

I. *Le Premier Couple*

Les analysants rêvent souvent de la mer. La mer n'a pas de clôtures elle a un bord.

Mutterlied, Mutterliebe, Mutterleid, MUTTERLEIB.

Aborder un corps. En guimauve, cela s'appelle « faire les premiers pas. »

Quand l'autre s'avance, le corps se trouve à l'endroit de son désir. Le corps s'invagine d'amour là où tu peux, la peau se trouve sous ton regard, par ta voix, ou par un chant aussi... Kindertotenlieder.

Le sexe s'y met aussi parfois, pas toujours, pas nécessairement.

« J'ai joui en accouchant » dit l'une... et l'autre : « Moi, j'ai chié ».

« Tu enfanteras dans la douleur ». Bernique. Que sait-on vraiment sur la douleur ? Pas grand-chose, sur celle-là en tous cas. Et puis, elle s'oublie si vite. Bizarre. Mutterleid.

La mère craint ce qui de l'enfant lui échappe. Première différence perçue par elle et qui la met autrement plus en péril que la différence sexuelle. Dans son enfant-miroir, elle ne se reconnaît plus elle. Et c'est de ce lieu où rien d'elle ne lui revient, que la mort lui fait signe. Unheimliches Heim. L'enfant, mon invivable demeure, que mon corps a engendré. La mère ayant contenu l'enfant, devient continent noir pour elle-même *par* lui. Et cet impouvoir lui raconte la mort. Rares sont les mères qui, à un moment donné, n'ont pas éprouvé devant leur nouveau-né un sentiment de crainte.

L'enfant introduit la différence radicale, qui n'est pas sexuelle d'emblée, même si la mère se métaphorise par Elle. Le continent noir, ce n'est pas le sexe de la femme, ce sont les rêves maternels. Et chacun, garçon ou fille en a eu sa part, quand Elle se cherchait dans l'enfant, quand l'enfant se voyait Elle.

Subsiste la souffrance d'une *séparation à venir* qui s'inscrit et s'écrit sur les corps.

Les traces de la souffrance sont la zizique des mots de l'analyse. Freudiens, laissez tomber vos dictionnaires !

C'est dans cette souffrance, qui implique la perte toujours possible de l'enfant, et la mise à l'épreuve des limites propres de la mère que prendra racine ce que l'on pourra appeler le pouvoir maternel.

...« Là, ça peut se briser en moi, briser moi. Je peux aussi, il faut peut-être ? devenir une « vraie » mère. Tout savoir sur ce corps hurlant. »...

La mère doit s'identifier à l'enfant pour interpréter, donner sens à ses cris. Cette identification de la mère à l'enfant est première, l'autre, celle de l'enfant à la mère, vient ensuite. Cela ne peut que représenter une expérience dangereuse pour elle. Elle rencontre les limites de sa propre image, et éprouve l'angoisse qui surgit du vacillement de ces limites. Cela peut se dire aussi autrement : elle fait l'expérience de son non-moi à partir d'un corps issu d'elle et qui par rapport à elle, est dans un état de dépendance absolue. Si elle n'est pas psychotique, elle saura très vite que *l'enfant n'est pas elle*. Elle l'aime comme elle s'aime, et la découverte de leur différence peut faire surgir sa haine.

La haine est une force libidinale qui ne rencontre pas d'objet de la représentation. La haine est toujours d'essence maternelle et s'origine en ce temps très précoce où la mère vacille devant sa propre image face à son enfant. La haine est *aveugle*. Lorsqu'elle trouve son objet (spécularisable) elle devient simple agressivité et possibilité réelle de destruction, qui n'entraîne pas la perte du sujet. En cela, le stade du miroir n'est pas seulement orthopédique pour l'enfant, mais pour la mère aussi.

L'enfant n'est pas elle, c'est-à-dire son image idéale qui comblerait son manque (qui n'est pas sexuel, ni assimilable d'emblée à l'objet a). Leur différence sera l'incontournable révélateur de sa perte à elle. Ce sera le premier écart, la première différence *pour* l'enfant. C'est à cet endroit du Narcissisme Primaire qu'échouent la plupart des analyses. La théorie de Lacan y est pour quelque chose, car peu d'analystes de cette formation tiennent compte de l'avant du stade du miroir, autrement qu'en se référant à un discours qui, en l'occurrence, serait paternel. Ils fondent ce premier couple sur le deuxième. Cela est une erreur.

La différence sexuelle à laquelle on tend à ramener toutes les différences est un bateau... Ou, si l'on préfère : une métaphore tardive. C'est une différence pensable, imaginable, qui permet de donner consistance à l'impensable de cette haine maternelle, effondrement fugace mais violent des limites de la mère pour elle-même, devant son propre manque incarné imaginairement par l'enfant. « Il n'est pas moi »... Ce moi est un moi mégalomane et tout-puissant en déroute, et son pouvoir s'exercera d'autant plus violemment que son image à elle sera trouble à ses propres yeux. La différence sexuelle est pensable et surtout visible pour un tiers. Elle s'énonce d'un lieu non-mère. Et qu'on le veuille ou non, elle garde le primat de l'anatomie.

Dans ce premier couple, des territoires se délimitent, les corps font connaissance. La mère tient l'enfant après l'avoir porté en elle, mais elle ne sait pas comment elle le tient. Cependant, c'est elle qui va vers lui, car elle seule peut franchir la distance qui les sépare. Mais le pouvoir véritable c'est l'enfant qui l'a. Un pouvoir qui à tout instant se retourne contre lui. C'est par lui qu'elle est mère... plus ou moins Elle. A eux deux,

ils ne s'aiment pas à proprement parler, ni ne se haïssent comme on peut le faire plus tard... Ils ont seulement des sortes de *rêves*. La mère du nouveau-né est onirique.

Le pouvoir qu'elle aura, plus tard, prendra ses sources en ce temps-ci, mais après-coup. De l'avoir tenu, lui et ses déchets.

II. *Le Deuxième Couple*

Ce qui se joue dans ce couple-là, se joue dans *tout* couple, mais je continuerai à parler de la mère et de l'enfant, puisque tel est le thème.

Le pouvoir se mesure à l'aune de l'amour. L'amour est cette fascination de son propre manque chez l'autre. « J'existe si tu es là » est une proposition amoureuse possible. Une autre serait : « Tu me manques même quand tu es là ». L'une et l'autre peuvent se dire du lieu de l'enfant, puis de celui qui aime, cela peut être la mère... Et quand je dis aime, c'est de l'amour que je parle et non de la haine... Le pouvoir, ce n'est pas l'autorité. Le pouvoir, c'est pouvoir faire ce que l'on peut, seulement ce que l'on peut, pas plus. Il n'implique pas l'obéissance en retour, mais il affecte le corps. Le pouvoir maternel s'exerce de corps à corps, il rappelle les premiers bords, il écrit les premières traces de discontinuité de la jouissance.

« ... Toucher le corps signe le pouvoir maternel dans son versant inéluctable. Cela fonde le réel de la jouissance ».

Ce qui de la mère *en souffrance* aura touché le corps de l'enfant, sera sa musique plus tard.

Le deuxième couple intègre le « il n'est pas moi », il y a de l'autre, il y a place pour l'extraterritorialité des corps unis à l'origine. Elle-lui-l'autre. Cet autre n'est évidemment pas le père. Il peut venir par ce biais, prendre place et garantir un ailleurs de vie pour l'enfant. Cette place fait autorité. Mais il ne prend pas le pouvoir maternel pour autant. Les corps du « deux » s'étant délimités, les bords reconnus, les corps reçoivent un nom, même s'il ne « colle » pas aux limites antérieurement établies. La mère peut ne plus être à la recherche d'elle-même, mais devient capable d'être *mère de quelqu'un*. Le père prend le pouvoir à l'enfant pour le donner en quelque sorte à la mère. Grâce au regard d'un tiers, elle sait que l'enfant, cet ensemble d'elle et de non-Elle, est bien à *Elle*. Paradoxe...

On ne peut pas désobéir au pouvoir maternel (qui est son impuissance à être toute-Elle l'enfant) on peut seulement désobéir à ce que j'appelle l'autorité. (Il y a peut-être un terme meilleur, il ne faut pas se cramponner à mes mots...) Il arrive pourtant que très tôt l'enfant essaye de se soustraire à un trop-plein de mère, ceci ne peut se faire sans mettre en jeu du corps. Et alors d'étranges incorporations ont lieu : enkystements a

l'intérieur du corps d'une zone de liberté mortelle, du non-Elle, trop tôt venu, qui est le négatif du « Il n'est pas moi », de haine entaché, et qui culmine dans les maladies corporelles graves de l'enfant.

L'autre, non-Elle, n'est pas inscription paternelle d'emblée, c'est l'instance zéro d'un tiers possible.

Le premier couple rêve... Le deuxième pense aussi. Là se jouent les rapports du nom et de la langue.

Le stade du miroir est l'entrée en scène pour l'enfant du père (dans nos sociétés). Le nom propre désigne un corps séparé et fait barrage à l'invasion de la langue maternelle.

Le nom propre n'est pas un mot ordinaire. Il n'y a pas de signifié de ce signifiant-là autre que le corps, mais à condition que ce corps soit reconnu comme sien par l'enfant. Pourtant, très tôt, il répond à cet appel, c'est seulement un mot familier, la fonction de nom propre ne survient que plus tard. Il désigne un corps vu et reconnu par d'autres que la seule mère ; il est le premier barrage à l'emprise de la langue de la mère, langue maternelle prise au sens premier du terme, idiome local du premier couple. Alors le pouvoir sur la survie de l'autre par les mots-chants se casse à l'endroit où le nom propre subsiste sans la musique qui l'invoque*.

Du lieu de l'enfant, on peut alors énoncer ceci : « L'autre moi, non-Elle et je, formons un couple vivable qui porte un nom, mon nom, et quand quelqu'un d'autre qu'Elle le prononce, je sais qu'il s'agit encore de moi. Je ne porte pas le même chiffre qu'elle. Je ne m'aime pas comme je l'aime, il n'y a pas reduplication, même si elle m'aime comme elle s'aime ».

Freud a décrit deux formes d'amour : l'amour narcissique et l'amour d'étaillage. Prendre appui sur l'autre... n'est-ce pas cet autre qui précisément échappe à l'identification au trait où elle se voit. Extraterritorialité symbolisable à l'aide de signifiants étrangers au premier couple, qui s'y glissent sans y être originellement domiciliés.

III. *Le Troisième Couple*

Forme d'accouplement de trois territoires plus au moins un. Cela est la forme minimale du groupe, et la condition nécessaire pour une élaboration théorique, vérité, vérités, qui glissent sur les corps singuliers des participants. Et c'est toujours du côté du nom, même lorsque celui-ci est remplacé par un numéro. Cependant, dans un petit groupe, on garde son nom malgré tout, alors que dans un grand, on le perd. La figure extrême de la matérialisation de ce couple reste l'enclos maternel, « lieu du soin

* Un texte non signé peut-il faire autorité, ou n'a-t-il qu'un pouvoir d'appel ? Les textes de l'Ordinaire ne sont jamais cités, même quand visiblement les auteurs les ont lus. L'Ordinaire-titre figure dans la liste bibliographique...

obligé du corps livré », que ce soit camp ou hôpital. A quatre, le quatrième peut être le représentant du lieu où la langue ordinaire bascule vers une autre langue, un autre corps. A quatre, cet autre corps est supporté par un corps ordinaire, à beaucoup plus, il y a lieu clôturé, corps constitué, non identifiable à la somme des territoires en vie. Dans les petits groupes, l'enclos est supporté par des corps humains identifiables et nommables par leur propre nom. Dès que l'enceinte n'est plus représentable par un ou des corps identifiables, invocables par leur nom, la matérialisation devient lieu de terreur latente ou manifeste. Le corps y est alors livré avec ses déchets réels ou métaphorisés. Y reviennent alors les morcellements des tout premiers temps. L'Autre, lieu du pouvoir maternel, **TERRORISE** au nom d'une autorité qui passe pour paternelle. Mais justement, à l'autorité on peut se soustraire, non au pouvoir sur le corps. S'étonnera-t-on alors que le nom soit facilement remplacé par un numéro? A l'orée, il y a toujours la théorie d'UN, non dissécable en territoires. Le nom d'un à la place de l'Autre installe la terreur aux lieux des territoires primitifs, les prive de leur nomination singulière et permet le retour d'un avant, amputé du corps à corps où la vie trouvait son compte, avant néanmoins, d'où la terreur tire son efficacité.

Voici un petit tableau qui ne se chante pas :

L'UN		L'AUTRE
1 ^{er} Couple	LE BORD	Pouvoir
Deux territoires mère-enfant		les corps s'entre-limitent, font connaissance l'enfant a le pouvoir sur la mère. <i>Ça rêve</i>
2 ^e Couple	LE STADE DU MIROIR	Autorité
Trois territoires Elle-lui-l'autre		les corps se distinguent, sont nommés sous l'autorité <i>d'un</i> père le pouvoir devient maternel, Elle est mère de <i>quelqu'un</i> <i>Je pense</i>
3 ^e Couple	LA CLOTURE	Terreur
Trois territoires plus <i>au moins un</i> Le Groupe		au moins un corps perd la propriété de n'être désigné que par son nom propre celui-ci est en place de l'enclos maternel, corps constitué, camp. <i>La Théorie existe</i>

Cartélisez donc mes braves !

Rêve, pensée, théorie se succèdent d'abord, puis sont là entremêlés ensuite. Et en même temps, chacun *naît dedans*.

Pour l'analyste, la valeur de ce tableau est nulle, car nulle musique ne s'y glisse, les mots sont bêtes sans la prosodie des phrases. Et l'ennui, c'est que rien n'est ordonné comme un tableau le représente. Cette mise en ordre est le mensonge visible de toute opération logique par rapport à ce qui fait que l'on vit tout en pensant, que l'on rêve sans le savoir. Ce tableau, l'ai-je rêvé, pensé, quel *consensus de groupe* cherche-t-il ?

Camp ou champ ? Quelle est la force qui maintient en place la clôture nécessaire à tout champ ? Le champ est co-extensif au groupe. Point de champ qui tienne pour un seul, ou deux. La théorie a pour fonction de faire groupe.

Mais l'amour ? L'amour aussi se partage dans le groupe... mais l'amour du censeur fait penser au père, au maître, à toutes ces figures qui camouflent en l'occurrence l'origine maternelle du pouvoir.

Le groupe tient l'individu... et quand il le lâche, ça peut être mortel. Freud parlait de l'incorporation du père... Je veux bien, mais où est donc passée maman ? Après avoir été si importante, on la délaisserait, elle disparaîtrait de la scène de l'inconscient sous prétexte que ces grands groupes qu'invoque Freud seraient des assemblées d'hommes ? Est-ce l'incorporation du père qui peut expliquer cette nécessité d'être tenu, d'être partie d'un tout ? Lieu de terreur et d'amour, ou d'amour, c'est selon, lieu où refont surface les premiers clivages, où les premiers territoires obéissent aux « chefs » dans cet état d'hypnose qui rappelle le temps, où ensemble, ÇA REVE.

Et sans vraiment conclure... j'ai eu bien du mal à écrire ce texte. Pouvoir et mère m'ont été donnés par un autre. Ces mots ne sont pas venus de moi. Dans ce texte-ci, ils ont été la clôture nécessaire et imposée à mon monde de rêves ou de pensées sur la mère de chair, et à l'emprise sur moi de ce monde-là. Ces mots venus d'un autre ont été les bornes à ma capacité d'imaginer...

Le 11.10.77.